

# RENÉE MAUPERIN

---

## I

« Vous n'aimez pas le monde, mademoiselle ?

— Vous ne le direz pas ? J'y avale ma langue... Voilà l'effet que me fait le monde, à moi. Peut-être ça tient à ce que je n'ai pas eu de chance. Je suis tombée sur des jeunes gens sérieux, des amis à mon frère, des jeunes gens à citations, comme je les appelle. Les jeunes personnes, on ne peut leur parler que du dernier sermon qu'elles ont entendu, du dernier morceau de piano qu'elles ont étudié, ou de la dernière robe qu'elles ont mise : c'est borné, l'entretien avec mes contemporains.

— Vous restez, je crois, toute l'année à la campagne, mademoiselle ?

[ ] *vyjstěný úsek (chýba)*

[ ] *vyjstěný úsek málo podstatný (implicitation)*

— Oui... Oh ! nous sommes si près de Paris... Est-ce joli ce qu'on a joué à l'Opéra-Comique ces jours-ci ? Avez-vous vu ?

— Oui, mademoiselle, charmant... une musique d'une maestria... Il y avait tout Paris à la première représentation. Je vous dirai que je ne vais qu'aux premières.

— Figurez-vous que c'est le seul spectacle où on me mène, l'Opéra-Comique... [avec les Français...] et encore aux Français, quand on y joue des chefs-d'œuvre... C'est moi qui trouve ça tannant, les chefs-d'œuvre ! Penser qu'on me défend le Palais-Royal !... Je lis les pièces, par exemple... J'ai passé un temps à apprendre les Saltimbanques par cœur... Vous pouvez aller partout, vous... vous êtes bien heureux... L'autre soir, il y a eu une discussion entre ma sœur et mon beau-frère, pour le bal de l'Opéra... Est-ce que c'est vrai que c'est impossible d'y aller ?

— Impossible, mademoiselle?... Mon Dieu...

— Voyons, si vous étiez marié, est-ce que vous y mèneriez votre femme... une fois... pour voir ?

— Si j'étais marié, mademoiselle, je n'y mènerais même pas...

— Votre belle-mère, n'est-ce pas?... C'est si affreux, vraiment ?

— Mais, mademoiselle, il y a d'abord une composition...

— Panachée? je connais ça. Mais c'est partout... On va bien à la Marche... Et il y en a là une composition, Dieu merci! des dames... un peu drôles... qui boivent du champagne dans les calèches... Et le bois de Boulogne, donc!... Que c'est bête d'être jeune personne, vous ne trouvez pas ?

— Par exemple, mademoiselle ! Pourquoi donc ? Je trouve au contraire...

— Je voudrais vous y voir ! Vous verriez ce que c'est que cette scie-là, la scie d'être convenable! Tenez, nous dansons, n'est-ce pas ? Vous croyez que nous pouvons causer avec notre danseur ? Oui, non, non, oui... voilà tout ! Il faut pincer le monosyllabe tout le temps... C'est convenable ! Voilà l'agrément de notre existence... Et pour tout, c'est comme ça... Ce qui est très convenable, c'est de faire la grue... Moi, je ne sais pas... Et puis de rester à bavardichonner avec les personnes de son sexe... Quand on a le malheur de les lâcher pour la société des hommes...

voix active en technique - modulation

8

RENÉE MAUPERIN.

voix passive

j'ai été assez grondée [pour ça] par maman !  
 Une chose encore qui n'est pas convenable  
 du tout, c'est de lire. Il n'y a que deux ans  
qu'on me permet les feuilletons dans le jour-  
nal... Il y a dans les Faits divers des crimes  
 qu'on me fait sauter : ils ne sont pas assez  
 convenables... C'est comme les talents d'agrément  
 qu'on nous permet... il ne faut pas que  
 ça dépasse une certaine petite moyenne : au  
 delà du morceau à quatre mains et de la  
mine de plomb, ça devient du genre, de la  
 pose... Tenez! je fais de l'huile, moi ; ça  
 désole ma famille... Je ne devrais peindre  
 que des roses à l'aquarelle... Mais il y a du  
 courant ici, n'est-ce pas? On a peine à se  
 tenir... »

Ceci était dit dans un bras de la Seine,  
 entre la Briche et l'île Saint-Denis.

La jeune fille et le jeune homme qui cau-  
 saient ainsi étaient dans l'eau. Las de nager,  
 entraînés par le courant, ils s'étaient accro-  
 chés à une corde amarrant un des gros  
 bateaux qui bordaient la rive de l'île. La  
 force de l'eau les balançait tous deux dou-  
 cement, au bout de la corde tendue et trem-  
 blante. Ils enfonçaient un peu, puis remon-

v-g: 10dslava

120aveti  
v-g (ropojeno  
v'ou v'axou)

fr. - 2 phrases  
sch. - 1 phrase

taient. L'eau battait la poitrine de la jeune fille, s'élevait dans sa robe de laine jusqu'à son cou, lui jetait par derrière une petite vague qui n'était, un moment après, qu'une goutte de rosée prête à tomber du bout de son oreille. Attachée un peu plus haut que le jeune homme, elle avait les bras en l'air, les poignets retournés pour mieux tenir la corde, le dos contre le bois noir du bateau. Un instinct de pudeur faisait fuir à tout moment son corps devant le corps du jeune homme, chassé contre elle par le courant. Elle ressemblait ainsi, dans sa pose suspendue et fuyante, à ces divinités de la mer enroulées par les sculpteurs aux flancs des galères. Un petit tremblement, qui lui venait du mouvement de la rivière et du froid du bain, lui donnait quelque chose de l'ondulation de l'eau.

« Ah ! voilà, par exemple, reprit-elle, ce qui ne doit pas être convenable du tout, de nager avec vous... Nous serions au bains de mer, ce serait bien différent. Nous aurions des costumes absolument comme ça... Nous descendrions d'une cabine comme nous sommes descendus de la maison. Nous

- voie passive  
(construction participiale)

→ condensation en technique (implication)

aurions marché sur la plage comme nous avons marché sur la berge... Nous serions dans l'eau jusque-là, absolument comme ici... La vague nous roulerait de la même façon que ce courant... Mais ce ne serait plus du tout la même chose, plus du tout : l'eau de la Seine n'est pas convenable ! Tiens ! je commence à avoir une faim... Et vous ?

— Mais, mademoiselle, je crois que je ferai honneur au dîner...

— Ah ! je vous prévins, je mange.

— Comment cela, mademoiselle ?

— Oui, je manque de poésie à l'heure des repas... Je vous cacherais que j'ai un estomac, que je vous tromperais... Vous êtes du même cercle que mon beau-frère ?

— Oui, mademoiselle, je suis du même cercle que M. Davarande.

— Avez-vous beaucoup de gens mariés à votre cercle ?

— Mais beaucoup, mademoiselle.

— C'est singulier... Je ne m'explique pas comment un homme se marie. Si j'avais été homme, il me semble que je n'aurais jamais pensé à me marier...

*concentration  
en schéque*

— Heureusement que vous êtes femme, mademoiselle!...

— Ah! oui, voilà encore un de nos malheurs : nous ne pouvons pas rester garçons, nous autres..... Mais voulez-vous me dire pourquoi on se met d'un cercle quand on est marié?

— Mais, mademoiselle, il faut être d'un cercle, d'abord, à Paris... Tout homme un peu bien... quand ce ne serait que pour y aller fumer...

— Comment! il y a donc encore des femmes sans compartiment pour les fumeurs? Moi, je permettrais... je permettrais la pipe d'un sou!

— Avez-vous des voisins, mademoiselle?

— Oh! nous voisinons très peu... il y a les Bourjot, à Sannois, où nous allons quelquefois.

— Ah! les Bourjot... Mais, ici, il ne doit y avoir personne à voir?

— Oh! il y a le curé... Ah! ah! la première fois qu'il a dîné à la maison, il a avalé son rince-bouche! Ah! c'est méchant ce que je dis là... un si brave homme... qui m'apporte toujours des bouquets...

— Vous montez à cheval, mademoiselle? Ce

doit être pour vous une grande distraction.

— Oui, j'adore ça. C'est mon grand plaisir. Il me semble que je ne pourrais pas m'en passer... Ce que j'aime surtout, c'est une chasse à courre... J'ai été élevée là dedans, dans le pays de papa... Oh ! je suis une enragée... Savez-vous que je suis restée un jour sept heures à cheval sans descendre ?

— Oh ! je sais ce que c'est, mademoiselle... Je chasse à courre tous les ans, dans le Perche, avec la meute de M. de Beaulieu... Vous en avez peut-être entendu parler ? une meute qu'il a fait venir d'Angleterre... Nous avons eu l'année dernière trois curées chaudes admirables... Vous avez ici les chasses de Chantilly...

— Je n'en manque pas une avec papa... La dernière fois, voyez-vous, ç'a été superbe. Il y a eu un moment, quand tout le monde s'est rejoint... il y avait bien quarante chevaux... vous savez, ça les excite (d'être *faute en belgique* ensemble... on est parti d'un train de galop... je ne vous dis que ça ! C'est ce jour-là que nous avons eu un si beau coucher de soleil dans l'étang... L'air, le vent dans les cheveux, les chiens, les fanfares, les arbres



qui vous volent devant les yeux... c'est comme si on était grise ! Dans ces moments-là, je suis brave, mais brave...

— Dans ces moments-là, seulement, mademoiselle ?

— Oh ! mon Dieu, oui... seulement à cheval... car à pied... je vous dirai que j'ai très peur la nuit, que je n'aime pas du tout le tonnerre... et que je suis joliment contente qu'il y ait trois personnes qui nous manquent ce soir à dîner.

— Et pourquoi, mademoiselle ?

— Nous aurions été treize !... C'est moi qui aurais fait des bassesses pour avoir un quatorzième... vous auriez vu !... Ah ! voilà mon frère avec Denoisel qui vont nous amener le bateau. Regardez donc comme c'est beau d'ici, tout ça, à cette heure-ci... »

Et d'un regard elle indiqua la Seine, les deux rives, le ciel.

De petits nuages jouaient et roulaient à l'horizon, violets, gris, argentés, avec des éclairs de blanc à leur cime qui semblaient mettre au bas du ciel l'écume du bord des mers. De là se levait le ciel, infini et bleu, profond et clair, splendide et déjà pâissant,

comme à l'heure où les étoiles commencent à s'allumer derrière le jour. Tout en haut, deux ou trois nuages planaient, solides, immobiles, suspendus. Une immense lumière coulait sur l'eau, dormait ici, étincelait là, faisait trembler des moires d'argent dans l'ombre des bateaux, touchait un mât, la tête d'un gouvernail, accrochait au passage le madras orange ou la casaque rose d'une laveuse.

La campagne, le faubourg et la banlieue se mêlaient sur les deux rives. Des lignes de peupliers se montraient entre les maisons espacées comme au bout d'une ville qui finit. Il y avait des masures basses, des enclos de planches, des jardins, des volets verts, des commerces de vins peints en rouge, des acacias devant des portes, de vieilles tonnelles affaissées d'un côté, des bouts de mur blanc qui aveuglaient; puis des lignes sèches de fabriques, des architectures de brique, des toits de tuile, des couvertures de zinc, des cloches d'ateliers. Des fumées montaient tout droit des usines, et leurs ombres tombaient dans l'eau comme des ombres de colonnes. Sur une cheminée était écrit : *Tabac*. Sur

*Одрубать  
С мадрасовъ*

*halena,  
karakai,  
kolepa vesla*

*chabry,  
barabiera*

une façade en gravois : on lisait : *Doremus, dit Labiche, relayeur de bateaux*. Au-dessus d'un canal encombré de chalands, un pont tournant dressait en l'air ses deux bras noirs. Des pêcheurs jetaient et retiraient leurs lignes. Des roues criaient, des charrettes allaient et venaient. Des cordes de halage rasaient le chemin rouillé, durci, noirci, teint de toutes couleurs, par les décharges de charbon, les résidus de minerais, les dépôts de produits chimiques. Des fabriques de bougies, des fabriques de glucose, des féculeries, des raffineries semées sur le quai, au milieu de maigres verdure, il sortait une vague odeur de graisse et de sucre, qu'emportaient les émanations de l'eau et les senteurs du goudron. Des tapages de fonderies, des sifflots de machines à vapeur déchiraient à tout instant le silence de la rivière. C'était à la fois Asnières, Saardam et Puteaux, un de ces paysages parisiens des bords de la Seine, tels que les peint Hervier, sales et rayonnants, misérables et gais, populaires et vivants, où la Nature passe çà et là, entre la bâtisse, le travail et l'industrie, comme un brin d'herbe entre les doigts d'un homme.

« N'est-ce pas, c'est beau ?

— Mon Dieu, mademoiselle, franchement, ça ne m'enthousiasme pas... C'est beau... jusqu'à un certain point.

— Si, c'est beau ! Je vous assure que c'est beau... Il y a eu à l'Exposition, il y a deux ans, un effet dans ce genre-là... Ah ! je ne sais plus... C'était ça... Moi, il y a des choses que je sens...

— Ah ! vous êtes une nature artiste, mademoiselle...

— Ouf ! » fit à ce mot l'interlocutrice du jeune homme avec une intonation comique.

Et elle se précipita dans l'eau. Quand elle reparut, elle se mit à nager vers la barque qui venait à sa rencontre. Ses cheveux, qui s'étaient dénoués, trempaient en flottant à demi derrière elle : elle les secouait pour en faire jaillir des gouttes d'eau.

Le soir venait. Le ciel se rayait lentement de rose. Un souffle s'était levé sur la rivière. Au haut des arbres, les feuilles frissonnaient. Un petit moulin qui servait d'enseigne à la porte d'un cabaret commençait à tourner.

Comme la nageuse abordait à l'escalier placé à l'arrière de la barque :

« Eh bien, Renée, comment avez-vous trouvé l'eau ? lui dit un des rameurs.

— Mais bonne, je vous remercie, Denoysel.

— Tu es gentille, par exemple, lui dit l'autre, tu vas au diable... J'étais presque inquiet... Et Reverchon?... Ah ! oui, le voilà. »

## II

Charles-Louis Mauperin était né en 1787. Fils d'un avocat renommé et honoré dans la Lorraine et le Barrois, il entra au service à l'âge de seize ans, en qualité d'élève à l'École militaire de Fontainebleau. Nommé sous-lieutenant au 35<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, puis lieutenant au même corps, il se signalait en Italie par un courage à toute épreuve. Au combat de Pordenone, déjà blessé, entouré par une masse de cavalerie ennemie et sommé de mettre bas les armes, il répondait à la sommation en ordonnant de charger l'ennemi, tuait de sa main un des cavaliers qui le menaçaient et s'ouvrait un passage avec ses hommes, lorsque, succom-

*podporučik*

*poručik*

bant au nombre, frappé à la tête de deux nouveaux coups de sabre, il tombait dans son sang et était laissé pour mort. De capitaine au 2<sup>e</sup> régiment de la Méditerranée, il passait capitaine aide de camp du général Roussel d'Hurbal, et faisait avec lui la campagne de Russie, où il avait l'épaule droite cassée d'un coup de feu le lendemain de la bataille de la Moskova. A vingt-six ans, en 1813, il était officier de la Légion d'honneur et chef d'escadron. Dans l'armée on le comptait parmi les jeunes officiers supérieurs qui avaient le plus bel avenir, lorsque la bataille de Waterloo brisait son épée et ses espérances. Mis en demi-solde, il entra avec les colonels Sauset et Maziau dans la conspiration bonapartiste du *Bazar français*. Condamné à mort par contumace, comme membre du comité directeur, par la Chambre des pairs, constituée en cour de justice, il était caché par des amis qui l'embarquaient pour l'Amérique. Pendant la traversée, ne sachant comment occuper l'activité de sa tête, il étudiait pour un compagnon de voyage qui allait se faire recevoir médecin en Amérique, et passait en arrivant ses examens pour lui.

Au bout de deux ans de séjour aux États-Unis, la fraternelle amitié et la haute influence de camarades rentrés dans le service actif lui obtenaient sa grâce et sa rentrée en France. Il revenait et allait habiter, dans la petite ville de Bourmont, la maison de famille où demeurait sa mère. Cette mère était une excellente vieille femme comme en faisait le XVIII<sup>e</sup> siècle en province, ayant le mot pour rire et n'ayant pas peur d'un doigt de vin. Son fils l'adorait. Il la retrouva malade d'une maladie qui lui avait fait défendre par les médecins tous les excitants : il renonçait au vin, aux liqueurs, au café, pour ne pas la tenter et faire sa privation plus douce en la partageant. Ce fut par condescendance pour elle, par pieux respect pour ses désirs de malade, qu'il se maria. Il épousa sans grand goût une cousine désignée au choix de sa mère par une mitoyenneté de propriété, par des terres bout à bout, par tout ce qui renoue et recroise, en province, les familles et les fortunes.

Sa mère morte, à l'étroit dans cette petite ville où rien ne le retenait plus, M. Mauperin, auquel le séjcur de Paris était interdit,

vendait la maison de Bourmont, les petits terrages qu'il avait dans le pays, à l'exception d'une ferme à Villacourt, et allait vivre avec sa jeune femme dans une grande propriété qu'il achetait au fond du Bassigny, à Morimond. Il eut là les restes de la grande abbaye, un morceau de terre digne du nom que lui avaient donné les moines : *Mort-au-monde*, un coin de nature agreste et magnifique finissant à un étang de cent arpents et à une forêt de chênes qui n'avait plus d'âge, des prés serrés dans des canaux de pierre de taille où l'eau vive coulait sous des berceaux d'arbres, une végétation de désert abandonnée à elle-même depuis la Révolution, des sources dans des ombres, des fleurs sauvages, des sentiers de bêtes, des ruines de jardin sur des ruines de bâtiments. Ça et là des pierres survivaient. Il restait la porte, les bancs où l'on donnait la soupe aux mendiants, ici, l'abside d'une chapelle sans toit, là, les sept étages de murs à la Montreuil. Le pavillon de l'entrée, bâti au commencement du siècle dernier, était seul encore debout, entier, presque intact : ce fut là que M. Mauperin s'établit.

*arpent-jidro  
(plošna mŕa)*



Il y vécut jusqu'en 1830, solitaire et abîmé dans l'étude, plongé dans la lecture, en tirant une éducation immense, un savoir en tout sens, se remplissant des historiens, des philosophes, des politiques, et fouillant à fond toutes les sciences industrielles. Il ne quittait ses livres que pour prendre l'air, se rafraîchir la tête, se laisser le corps, par des promenades de six lieues à travers champs ou à travers bois. On avait dans le pays l'habitude de le voir aller ainsi : de loin les paysans reconnaissaient son pas, sa longue redingote boutonnée, ses grandes jambes d'officier de cavalerie, sa tête qu'il penchait un peu, le paisceau arraché à une vigne qui lui servait de canne.

De cette vie laborieuse et cachée, M. Mauperin sortait à l'époque des élections : il paraissait alors sur tous les points du département. Il courait en carriole, il enflammait au feu de sa voix de soldat les réunions d'électeurs, il commandait la charge sur les candidats de l'administration : c'était encore la guerre pour lui. Puis, l'élection faite, quittant Chaumont, il revenait à ses habitudes et rentrait dans l'obscurité tranquille de ses

études. Deux enfants lui venaient, un garçon en 1826, une fille en 1827. La révolution de 1830 arrivait; il était nommé député. Il arrivait à la Chambre avec des théories américaines qui le rapprochaient d'Armand Carrel. Sa parole vive, brusque, martiale, et toute pleine de choses, faisait sensation. Il devenait un des inspireurs du *National*, dont il avait été un des premiers actionnaires, et lui soufflait des articles d'attaque sur le budget, sur les finances. Les Tuileries lui faisaient des avances; d'anciens camarades, devenus aides de camp du nouveau roi, le tâtaient avec la promesse d'une haute position militaire, d'un commandement, d'un avenir pour lequel il était encore assez jeune. Il refusait net. En 1832, il signait la protestation des députés de l'opposition contre les mots : *sujets du roi*, prononcés par M. de Montalivet, et il bataillait contre le système jusqu'en 1835. L

Cette année-là, sa femme lui donnait un enfant, une petite fille, dont la venue lui remuait les entrailles. Ses deux premiers enfants ne lui avaient donné qu'une joie froide, un bonheur sans égayement; quelque chose

fin de l'ère  
partie